



L'image manquante

Film documentaire de Rithy Panh
Cambodge/France – 2013 – 1h35
Prix "Un certain regard" Cannes 2013

Jeudi 18 février 2016 21h00

Dimanche 21 février 11h00

Lundi 22 février 19h00



Il y a tant d'images dans le monde, qu'on croit avoir tout vu. Tout pensé. Depuis des années, je cherche une image qui manque. Une photographie prise entre 1975 et 1979 par les Khmers rouges, quand ils dirigeaient le Cambodge. A elle seule, bien sûr, une image ne prouve pas le crime de masse ; mais elle donne à penser ; à méditer. A bâtir l'histoire. Je l'ai cherchée en vain dans les archives, dans les papiers, dans les campagnes de mon pays. Maintenant je sais : cette image doit manquer ; et je ne la cherchais pas - ne serait-elle pas obscène et sans signification ? Alors je la fabrique. Ce que je vous donne aujourd'hui n'est pas une image ou la quête d'une seule image, mais l'image d'une quête : celle que permet le cinéma. Certaines images doivent manquer toujours, toujours être remplacées par d'autres.

Dans ce mouvement il y a la vie, le combat, la peine et la beauté, la tristesse des visages perdus, la compréhension de ce qui fut. Parfois la noblesse, et même le courage : mais l'oubli, jamais. RITHY PANH

Rithy Panh fait revivre son enfance et sa famille détruites par les Khmers rouges. L'évocation poignante et sobre, à la première personne du singulier, d'un crime de masse qui n'a pas laissé d'images. « Mon enfance, je la cherche, comme une image perdue. Ou plutôt, c'est elle qui me réclame. Est-ce parce que j'ai 50 ans ? » Ce passé qui remonte comme une vague trop forte, c'est la vie brisée d'un jeune Cambodgien de 13 ans, qui en quelques mois, sous le régime des Khmers rouges, voit disparaître la plus grande partie des siens et survit en côtoyant quotidiennement la mort et l'horreur dans des camps de travail. Mais c'est aussi le bonheur tranquille anéanti par le génocide, « le monde d'avant, de la musique, de la douceur, de la famille », dont le souvenir n'est pas moins dangereux pour qui l'a irrémédiablement perdu. Ces images qui brûlent dans la mémoire — le crime de masse, la maison familiale à Phnom Penh — demeurent à jamais introuvables dans la réalité. Alors le cinéaste narrateur les fait revivre à sa manière. « Avec de la terre et de l'eau, avec les morts, les rizières, avec des mains vivantes, on fait un homme. Il suffit de pas grand-chose. Il suffit de vouloir. Son costume est blanc, sa cravate sombre. Je voudrais le tenir contre moi. C'est mon père... » Par la magie du cinéma, l'épure du commentaire, le talent d'un sculpteur, qui fait naître sous l'œil de la caméra personnages, décors et accessoires de glaise, puis les peint avec minutie, Rithy Panh parvient à évoquer, avec une émotion puissante et toujours contenue ce qui, pour tant de rescapés, demeure indicible : les souffrances vécues au jour le jour, la douleur du survivant, l'amour pour ceux qu'on a perdus. Animés d'une humanité plus forte que n'importe quelle image d'archive, ses minuscules personnages en glaise restituent toute l'inhumanité des quatre années de terreur khmère rouge. POÉSIE Dans la vingtaine de films, documentaires et fictions, qu'il a réalisés avant L'image manquante, et dont la plupart, directement ou pas, évoquent le génocide et ses fantômes, jamais Rithy Panh n'avait raconté son histoire ou celle des siens à la première personne du singulier. Mais avec l'écrivain Christophe Bataille, également auteur du commentaire du film, il l'a exposée dans un livre terrible, L'élimination, paru en 2012 chez Grasset. Il y explique comment sa longue confrontation avec Duch, le directeur du centre d'extermination khmer rouge S-21, l'a replongé dans les gouffres du passé, l'obligeant à regarder en face sa propre tragédie pour en faire le récit. L'inlassable enquêteur qui, depuis vingt-cinq ans, traque la vérité du régime khmer rouge, a ainsi le courage de retourner la caméra vers lui. Avec pudeur, humour et la déchirante poésie de ses reconstitutions d'argile, il offre en partage au spectateur sa fragilité d'homme, conjurant le silence et l'oubli que les bourreaux de tous les temps s'efforcent d'imposer derrière eux. (Dossier de presse)

Le psychiatre Boris Cyrulnik a vu ce film. Et nous livre ses réflexions sur la démarche du cinéaste.

***L'image manquante* procède-t-elle à vos yeux d'un processus thérapeutique ?**

Aux personnes traumatisées, on dit souvent que faire revenir le passé, c'est entretenir la blessure, comme l'a fait Primo Levi, et avoir finalement plus mal encore. On dit aussi que se taire conduit à se couper en deux parties : l'une acceptable pour son entourage et une autre qui souffre en secret. La seule bonne solution consiste à exprimer ce que l'on a à dire sans pour autant faire revenir le trauma. En le métamorphosant avec de la littérature, comme l'ont fait Paul Ceylan, Jorge Semprun ou Charlotte Delbo, ... ou avec des statuettes, comme le fait Rithy Panh.

Quelle est la fonction de ces statuettes ?

Elles sont ce qu'on appelle des « représentants narcissiques » et illustrent un précieux facteur de résilience : la transformation de la souffrance en œuvre d'art. Ce que je n'ai pas la force de vous dire — parce que c'est trop dur, que je ne suis pas assez fort pour vous le dire et vous trop faible pour l'entendre —, je le fais dire à des statuettes. C'est le détour par un tiers, qui rend la souffrance partageable à travers sa métamorphose.



Que vous inspire le titre du film ?

Ce qui caractérise le syndrome psycho-traumatique, c'est une image qui se répète jusqu'à l'obsession, au point que le traumatisé se trouve prisonnier du passé ; à ce point fasciné par l'agression qu'il a subie, que l'image qu'il en a est clivée, avec un centre hyper-précis et du flou tout autour. Elle peut lui être insupportable au point qu'il la refoule — parfois jusqu'au trou de mémoire. *L'image manquante*, c'est exactement ça. Après une tragédie comme celle qu'a vécue Rithy Panh, certaines images font forcément défaut. Voilà pourquoi je trouve ce titre excellent.

Quel diagnostic portez-vous à la vision du film sur le sujet Rithy Panh ?

Avant de voir *L'image manquante*, j'aurais dit qu'il était un individu clivé, avec une partie trop affable et une autre qui souffre en cachette. L'ayant vu, je dirais qu'il pourrait aujourd'hui se passer d'un mécanisme de défense qui lui a certainement coûté cher. Qu'il doit pouvoir recoudre les deux parties de son moi déchiré et ne plus taire le discours intime dont le film est porteur. Y parvenir dépend aussi de la réaction de son entourage. Lorsque l'on se confie, on ignore ce que les autres feront de cette confiance. Il ne faudrait pas qu'on l'incite à se taire, en lui conseillant par exemple de ne pas ruminer le passé... ou, au contraire, qu'on l'incite à ne plus parler que de ça. Il faudrait que Rithy Panh travaille dorénavant à tout autre chose, pour devenir vraiment entier et ne plus être prisonnier de l'histoire cambodgienne. (Propos recueillis pour Télérama.fr)

Prochaines séances :

Bad Boy Bobby: Dim 21 à 19h,
lundi 22 à 14h et mardi 23 à 20h
Semaine du 24/02 au 1/03: ***Norte***,
la fin de l'histoire et ***Pays de***
Cocaine

Court-métrage : L'ERE BETE - Animation – 6'

De Thomas Caudron, Laurent Mériaux, Ingrid Menet, Clément Tissier
Au Moyen-Âge, un gueux et sa truie sont invités à un carnaval où des hommes masqués jugent les animaux comme si c'était des humains. Nos deux héros sont emprisonnés puis jugés à leur tour...

Carte d'adhésion valable de septembre 2015 à août 2016

Adhérer, c'est soutenir l'association

Tarif réduit 9€ * Plein tarif 18€

* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Embobiné 6€ Normales 6,50€

(hors week-ends et jours fériés)